

DÉCOLONISATIONS ÉPISODE 1

10 :00 :09

Ça commence quel jour la lutte ? Ça démarre comment ? Elle vient d'où l'étincelle qui mène à la révolte ? Il en faut, quand même, du courage pour affronter ces hommes blancs avec leurs machines qui crachent 500 balles par minute.

10 :00 :26

Au début, pas le choix, on se soumet pour ne pas mourir, comme les autres. Les sœurs, les frères, les amis qui n'ont pas compris assez vite que toute résistance était vaine.

10 :00 :39

Alors on se tait et on étudie ces êtres étranges qui pensent que la force de la technique suffit pour avoir raison.

10 :00 :47

Et puis un jour, les pouvoirs du colon cessent de nous impressionner. De Nairobi à Saïgon, on se redresse pour planter fermement nos yeux dans les siens.

10 :01 :03

Du Gange au Congo on se rappelle que les graines de la révolte étaient semées dès le début. Que la décolonisation a commencé au premier jour de la colonisation.

10 :01 :20

Ça commence où la lutte ? Dans quelle gorge il se forme, le premier cri de la révolte ? Dans celle d'Amankwatia, le général en chef des Ashantis en guerre contre les Britanniques en 1874 ? Dans celle du Sultan d'Aceh qui refuse en 1873 de se soumettre aux Hollandais ? Ou dans celle de la cheffe mystique Lalla Fatma Nsoumer qui mène au combat contre la France, en 1854, les tribus unies de Kabylie ?

10 :01 :53

Toutes ces luttes ont existé. Toutes ont ensemencé l'avenir. Mais aucune n'aura autant d'écho que celle qui commence en Inde en 1857. Une guerre totale qui embrase tout un sous-continent. Les Anglais l'appelleront la révolte des cipayes, les Indiens la célébreront comme leur première guerre d'indépendance. C'est une femme qui va incarner cette lutte formidable. Son nom ? Manikarnika Tambe, la Reine de Jhansi.

LA PRINCESSE HÉROÏQUE

10 :02 :34

L'Inde dans laquelle naît Manikarnika Tambe en 1828 est riche. Très riche. Ses soieries, ses cotonnades, ses épices délicieuses, s'exportent jusque dans la lointaine Europe.

10 :02 :47

Un commerce lucratif qui est entièrement entre les mains de la plus grande société privée du monde, la Compagnie Britannique des Indes Orientales.

10 :03 :00

Une société privée, qui en jouant les souverains indiens les uns contre les autres, a réussi à acquérir d'immenses territoires et à se bâtir une puissante armée.

10 :03 :13

Seul problème pour la Compagnie : sur ses deux cent cinquante mille soldats, deux cent mille sont indiens. On les appelle les cipayes, et leur loyauté est loin d'être garantie.

10 :03 :32

Manikarnika Tambe n'est pas une princesse comme les autres. Enfant, elle a appris non seulement à lire, à écrire, à réciter des poèmes, mais aussi, à se battre et à monter à cheval. Comme si son père savait d'avance ce que le destin attendait d'elle.

10 :03 :55

Elle a vingt-cinq ans quand meurt son mari, le Maharadjah de Jhansi. Elle lui succède sur le trône, mais son règne sera éphémère. Au bout de quatre mois, la Compagnie des Indes Orientales annexe son royaume. Sans autre forme de procès.

10 :04 :11

La Compagnie ne cesse alors d'engloutir royaumes et seigneuries, d'un bout à l'autre du sous-continent. Dans les campagnes, dans les villes, chez les aristocrates comme chez les paysans, la colère monte. Les cipayes, eux-mêmes, commencent à s'agiter. En mai 1857, la révolte éclate. Régiment après régiment, les cipayes se soulèvent. Quand les mutins arrivent à Jhansi, ils massacrent les soldats de la garnison britannique avec leur famille.

10 :04 :45

L'heure de Manikarnika a sonné.

10 :04 :49

Elle remonte sur le trône, crée un bataillon de femmes combattantes, organise la résistance.

10 :04 :58

Quand le général Hugh Rose arrive avec ses cinq mille hommes pour reprendre Jhansi, les habitants refusent de se rendre.

10 :05 :09

Le 2 avril 1858, les canons du général percent les murailles de la forteresse. Les soldats britanniques ne font pas de quartier. Trois mille hommes, femmes et enfants sont massacrés indistinctement. Le palais est pillé mais Manikarnika réussit à s'enfuir.

10 :05 :33

À cent kilomètres de là, elle rejoint les derniers princes indiens qui résistent encore à la Compagnie.

10 :05 :40

À la tête de ses soldats, la reine de Jhansi part une dernière fois à l'assaut.

10 : 06 :02

Submergée par le nombre, elle meurt, les armes à la main sans se douter qu'elle deviendra l'héroïne numéro un de l'Inde moderne.

10 :06 :35

Inspirés par Manikarnika et par ses compagnons, une nouvelle génération d'Indiens va reprendre le combat. Leurs méthodes seront inédites. Laissons-leur juste le temps de faire le deuil et de panser les plaies.

10 :06 :56

Ça commence où la défaite ? Ça va jusqu'où la chute ? Comment on fait quand tout s'effondre autour de soi ? Quand les Européens enchainent les victoires, de la Cochinchine à la Kabylie. Quand ils cueillent les sultanats comme des fruits mûrs à Bornéo avant d'écraser, comme en passant, la révolte des ex-esclaves de Jamaïque.

10 :07 :22

Comment on fait, hein, en cette fin de XIXème siècle, quand on est l'un des hommes les plus puissants d'Afrique centrale et qu'un Blanc, un Mundele approche, avec des armes, des porteurs et des papiers à faire signer ?

LE CASSE DU SIÈCLE

10 :07 :50

Iloo premier est le roi, le Makoko, des Batéké. Chaque jour, des messagers arrivent avec la même nouvelle : l'un après l'autre, ses vassaux signent les papiers du Blanc. Sans même lui demander son avis. C'est un affront qu'il ne peut laisser passer.

10 :08 :13

La fortune de son royaume, le Makoko la doit aux Européens et à leur commerce. Ses ancêtres ont vendu les esclaves qui remplissaient les cales des bateaux négriers en partance pour le Brésil.

10 :08 :26

Quand les Blancs ont cessé d'acheter des esclaves, les chefs Batéké se sont mis à leur vendre de l'ivoire. Des tonnes et des tonnes d'ivoire. Les Blancs payaient cash. Les Blancs en voulaient toujours plus.

10 :08 :42

En cette année 1880, le Makoko est aussi riche que son père, aussi riche que son grand-père. Riche, oui, mais pas tranquille. L'arrivée de ce Mundele est un défi à son pouvoir.

10 :09 :01

Certains chefs de clan commencent à douter de la puissance du Makoko.

10 :09 :10

Pour les faire taire, le souverain des Batéké va recevoir en grande pompe Pierre Savorgnan de Brazza. C'est lui, le fauteur de trouble. Le premier Blanc à être jamais parvenu jusqu'au cœur de son royaume. Aristocrate, amoureux de la gloire et des voyages, Brazza s'est fixé pour mission de tailler à la France un empire sur mesure en Afrique centrale.

10 :09 :36

Au cours d'une grande cérémonie, le Makoko rappelle à Brazza qu'il est ici sur ses terres, et que c'est lui le chef.

10 : 09 44

L'explorateur lui propose d'ouvrir un comptoir sur le lac Malebo pour faire du commerce et lui offre la protection de la France. Une offre assortie d'une menace : si le Makoko ne signe pas, la prochaine fois, ce sera la guerre.

10 :10 :03

En grande pompe, devant ses vassaux, son féticheur et ses épouses, le Makoko signe ce traité qui sauve son pouvoir. Sans s'imaginer qu'il vient en réalité de céder à la France ses droits héréditaires sur son territoire.

10 :10 :24

À Bruxelles, le roi des Belges, Léopold II est furieux. Cela fait des années qu'il envoie des mercenaires en Afrique centrale, avec la mission de lui bâtir une colonie.

10 :10 :35

Et voilà que la France vient marcher sur ses plates-bandes.

10 :10 :42

Mais les Français ne sont pas les seuls sur le coup. Toutes les puissances européennes sont en train de se ruer vers l'Afrique et ses richesses.

10 :10 :52

Une ruée désordonnée qui pourrait bien déclencher une guerre.

10 :11 :00

Pour régler la question du Congo et, tant qu'à faire, toutes les disputes entre Européens sur le continent africain, le Chancelier Bismarck convoque une conférence à Berlin.

10 :11 :13

Le 26 février 1885, un accord est conclu. L'Etat "Indépendant" du Congo est créé. C'est en réalité la propriété privée du roi Léopold II. Pour le reste, la France, le Royaume-Uni, l'Allemagne, le Portugal, l'Espagne et même l'Italie se partagent l'Afrique. Sans la présence du Makoko ni d'aucun de ses pairs.

10 :12 :08

Les puissances d'Europe viennent de s'emparer d'un continent et de ses immenses ressources. Mais aussi de ses habitants. Cent millions de sujets coloniaux à gérer. Impossible de les traiter comme des égaux, cela ruinerait le concept même de colonisation.

BOURRAGE DE CRÂNES

10 : 12 :34

Alors qu'en faire ?

10 :12 :36

Les Européens sont civilisés, ils ont inventé les droits de l'homme, aboli l'esclavage. Il leur faut justifier à leurs propres yeux la domination qu'ils exercent sur les peuples vaincus d'Afrique et d'Asie.

10 :12 :50

Heureusement, les scientifiques ont la réponse au problème.

10 :12 :55

Au sein de la prestigieuse société d'Anthropologie de Paris, la question qui occupe médecins, zoologistes, et scientifiques de renom est celle de la supériorité de la race blanche.

10 :13 :14

Pour y répondre une technique a le vent en poupe, c'est la craniométrie. Les chercheurs s'affairent à mesurer et comparer la taille, le volume, l'angle facial ou l'indice nasal de tous les crânes rapportés des colonies.

10 :13 :28

Et puis un jour, un trublion s'immisce dans le débat. Un Noir, un de ceux dont on mesure, en temps ordinaire le périmètre crânien, fait son entrée à la société d'Anthropologie de Paris. En vérité, pour l'élite parisienne de l'époque, Anténor Firmin n'est pas un Noir comme les autres. Directeur de journal, homme politique, il appartient à la classe dirigeante de son pays, Haïti.

10 :14 :04

Première république noire de l'histoire contemporaine, Haïti est née d'une révolte d'esclaves au début du XIXème siècle.

10 :14 :17

À Paris, les Haïtiens sont perçus comme plus civilisés que les Africains. C'est grâce à ce préjugé que Firmin se fait admettre à la Société d'Anthropologie.

10 :14 :27

Pas une seconde, ses confrères parisiens ne se doutent qu'Anténor Firmin s'est fixé une mission : utiliser la science pour détruire l'idée de suprématie blanche. Nous sommes en 1885. L'année où l'Afrique est découpée en morceaux. L'année où le président du conseil français Jules Ferry affirme tranquillement à l'Assemblée Nationale que les races supérieures ont le devoir de civiliser les inférieures. Dans le monde blanc, chacun trouve ça normal, évident, inquestionnable. Firmin sait qu'il n'a pas le droit à l'erreur.

10 :15 :10

Pour rendre le défi plus excitant, il décide de démonter les travaux de Paul Broca, la figure tutélaire des anthropologues parisiens. Pas sûr qu'ils apprécient de voir leur nouveau confrère haïtien mettre à bas la statue du commandeur.

10 :15 :29

Paul Broca avait passé des années à remplir de plomb des crânes et à comparer les résultats. Sa conclusion était sans appel : la race blanche est la plus intelligente de toutes, car sa capacité crânienne est la plus élevée.

10 :15 :42

Anténor Firmin constate que Broca a délibérément falsifié ses résultats pour asseoir son postulat d'une hiérarchie raciale. Pour faire passer son message, le savant haïtien publie "*De l'égalité des races humaines*" *anthropologie positive*. Dans son livre, il s'interroge. Comment des hommes, instruits, intelligents ont-ils pu être à ce point aveuglé par leur passion ? Firmin y voit le résultat des mythes et légendes qui ont bercé l'enfance de ces savants, les convainquant de la supériorité de leur civilisation. Ces croyances qui légitiment l'esclavage et le colonialisme.

10 :16 :28

Non sans ironie, Firmin, espère que son essai les mènera à voir leurs errements, comme dans un miroir, et qu'ils reviendront à la raison.

10 :16 :39

Mais Firmin ne sera pas entendu. Alors qu'ils achèvent de conquérir le monde, les Européens n'ont aucun désir de se regarder dans le miroir grimaçant que leur tend le savant haïtien. Ils préfèrent de loin visiter les exhibitions ethnographiques. Ici, au moins, les représentants des races inférieures se tiennent à leur place.

10 :17 :18

Belfast, octobre 1888, John Boyd Dunlop est soucieux. Son fils peine à rouler sur les pavés disjoints de la cour avec son tricycle. Il aimerait pouvoir l'aider. Soudain, une idée lui vient. Il suffirait d'évider le pneu et d'y insérer un tube gonflable en caoutchouc pour que son fils puisse rouler en souplesse et sans encombre. La chambre à air est née.

10 :17 :46

Une invention révolutionnaire qui va changer la vie quotidienne des Européens. Et provoquer une augmentation sans précédent de la demande en caoutchouc.

10 :18 :19

Pour le roi des Belges, Léopold II, le boom du caoutchouc est une chance inespérée. Sa propriété privée, l'État "Indépendant" du Congo regorge de lianes riches en latex. Il ne reste plus à Léopold qu'à intensifier leur exploitation.

10 :18 :35

Mais, récolter le latex est un travail extrêmement pénible qui ne tente absolument pas les Congolais.

10 :18 :45

La population prend les armes contre la terrible *force publique*, l'armée de l'État léopoldien.

10 :18 :54

Mais les villageois ne peuvent rien face aux mitrailleuses Maxim qui les réduisent en charpie. Ils n'ont d'autre choix que de se soumettre.

10 :19 :06

C'est le moment que choisit Alice Seeley Harris, une jeune anglaise idéaliste pour installer avec son mari une mission protestante en plein cœur du Congo.

ALICE AU PAYS DE LÉOPOLD

ALICE SEELEY HARRIS (voix Alice)

My husband and I went out to the Congo first of all in 1898. And we were there as missionaries for seven years. On the first occasion I had charge of school because those in charge, our predecessors had gone on furlough. And it was while we were there that things became so very tense between us and the Belgian rubber hunters.

TRAD: Mon mari et moi sommes venus au Congo pour la première fois en 1898. Nous y avons été missionnaires pendant sept ans. Au départ, j'enseignais dans une école, parce que nos prédécesseurs étaient partis en congés. C'est pendant notre séjour là-bas que les relations sont devenues très tendues entre les caoutchoutiers belges et nous.

10 :20 :05

Venus apporter la parole du Christ et les bienfaits de la civilisation, Alice et John Harris ne s'attendaient pas à la sinistre réalité qu'ils allaient découvrir sur place.

10 :20 :17

Léopold II impose des quotas de production de caoutchouc impossibles à atteindre.

ALICE SEELEY HARRIS (voix Alice)

Naturally, the Landolphia vine, that's a native vine should be tapped twice a year at most. But the rubber hunters demanded it every fortnight. And that meant that the natives had to live often in the dripping forest. And If they didn't bring in sufficient rubber, their wives and children were often taken as hostages and kept in prison until they brought enough rubber.

TRAD: Le landolphia, plante endémique, ne doit être saigné que deux fois par an maximum. Mais les Belges exigeaient des saignées deux fois par mois. Les indigènes devaient donc se rendre souvent dans la forêt. S'ils ne rapportaient pas assez de

caoutchouc, leurs femmes et leurs enfants étaient souvent pris en otages et mis en prison jusqu'à ce qu'ils en aient rapporté suffisamment.

10 :21 :02

Ni la prison ni le fouet ne suffisant à obtenir les rendements exigés, on donne l'ordre aux soldats indigènes de passer au meurtre à grande échelle. La terreur comme instrument de gestion des ressources humaines.

10 :21 :27

Témoins directs de l'horreur, Alice et John Harris tentent d'alerter l'opinion.

10 :21 :36

Lors de leurs premiers congés à Londres, ils ne parviennent pas à convaincre leurs amis de la réalité des crimes commis au Congo. Alice décide alors d'acheter le premier appareil photo portatif jamais mis sur le marché, le Brownie de Kodak. C'est avec ce Brownie qu'elle prendra le cliché qui va changer la donne. Nous sommes le 14 mai 1904.

ALICE SEELEY HARRIS (voix Alice)

One Sunday morning, I was alone, and my native boy came to tell me that a native had gone down the path at the back of the station carrying out the hand and foot of his little girl wrapped up in a plantain leaf. I got him to sit on the top step of the veranda, and he spread out the plantain leaf with the hand and foot and I took a photo of it. But there it was, as clear as possible, the hand and foot of this little girl.

Un dimanche matin où j'étais seule, mon boy est venu me prévenir qu'un indigène m'attendait à l'arrière de la mission. Il portait la main et le pied de sa petite fille, enveloppés dans une feuille de bananier. Je l'ai fait asseoir sur les marches de la véranda, et il a ouvert la feuille de bananier contenant la main et le pied. Je les ai pris en photo. La main et le pied étaient là, sous mes yeux.

10 :22 :43

La petite fille assassinée et démembrée s'appelle Boali. Les mutilations sont alors monnaie courante au Congo.

10 :22 :55

Quand les chefs de postes blancs envoient la troupe tuer les villageois pour l'exemple, ils demandent aux soldats de ramener une main humaine par habitant assassiné. Prférant garder les balles pour braconner en chemin, les tueurs se contentent souvent de couper la main ou le pied de la victime.

10 :23 :14

Alice et ses collègues missionnaires multiplient les photos de Congolais mutilés et les envoient à Edmund Morel, un activiste britannique déterminé à mettre un terme aux horreurs du Congo.

10 :23 :29

Ces images implacables vont provoquer le premier scandale humanitaire de l'histoire contemporaine.

10 :23 :36

Léopold, le roi avare et sanguinaire, devient l'ennemi public numéro un en Angleterre et aux États-Unis.

10 :23 :54

Pour que les foules se mobilisent encore plus, Morel envoie Alice et John Harris en tournée avec une lanterne magique. De Londres à Manchester, de New-York à Minneapolis, salles de spectacle et églises se remplissent de fidèles déterminés à mettre un terme aux atrocités.

10 :24 :15

La pression internationale est telle qu'en 1908, à Bruxelles, le parlement oblige Léopold à céder le Congo à l'État belge.

10 :24 :29

Alice Seeley Harris et Edmund Morel ont gagné leur combat. Mais nous sommes encore au début du vingtième siècle, il n'est pas question d'indépendance, juste d'une colonisation plus humaine. Si tant est que cela existe.

10 :25 :08

Pendant que la presse occidentale se passionne pour le scandale du Congo, non loin de là, dans la colonie allemande du Sud-Ouest Africain, un autre crime de masse passe inaperçu.

10 :25 :19

Deux peuples, les Hereros et les Namas ont eu l'impudence de se révolter contre les colons qui confisquaient leurs terres. Le général en chef allemand, Lothar Von Trotha ne le leur pardonnera pas.

10 :25 :36

Le 2 octobre 1904, Von Trotha proclame :

(voix comédien) Dans les frontières allemandes, chaque Herero, armé ou non, en possession de bétail ou non, sera abattu. Je crois que cette nation, en tant que telle, doit être annihilée.

10 :26 :01

Les survivants sont enfermés dans des camps de concentration où Eugen Fischer et Theodor Mollison, deux scientifiques promis à un brillant avenir, pratiquent sur eux des expérimentations médicales.

10 :26 :17

Après leur retour en Allemagne, ils enseigneront l'anthropologie raciale. Le plus célèbre de leurs étudiants, Joseph Mengele, exercera ses talents au camp d'extermination d'Auschwitz de 1943 à 1945.

10 :27 :08

Et puis un jour, on est prêts. Ça fait des années qu'on les regarde, les occupants. Qu'on les scrute.

10 :27 :17

Dans leurs écoles, on a étudié leurs idées, leur approche des choses. On a identifié les ressorts de leur puissance. Leurs armes, on ne va pas se risquer tout de suite à les subtiliser. La dernière fois, le prix à payer était trop élevé. Mais hors des champs de bataille, il existe d'autres terrains de lutte. Des terrains que, sûr de sa puissance, le colonisateur a lui-même délimité.

LA REVANCHE DU MOHUN BAGAN

10 :27 :58

Pour les Britanniques, en ce début de vingtième siècle, le sport est une affaire sérieuse. Tellement sérieuse qu'ils ont décidé d'en faire un instrument de civilisation dans les colonies. Grâce au Football, au Cricket et au Rugby, ils vont transmettre à ces indigènes indolents leurs valeurs viriles et efficaces tout en leur prouvant sur le terrain leur supériorité. Mais les choses parfois déraillent...

10 :28 :25

Le 29 juillet 1911, à l'heure du thé, les spectateurs affluent de tout le Bengale vers le stade de Calcutta, la capitale de l'Empire Britannique des Indes. L'événement est si important que la compagnie de chemin de fer a dû affréter des trains spéciaux pour les supporters bengalis.

10 :28 :43

Pour la première fois depuis la création du championnat de football en Inde, une équipe de joueurs indigènes, le Mohun Bagan est arrivée en finale. Ce soir, ils affrontent les militaires britanniques de l'East Yorkshire Regiment. Près de cent mille spectateurs se pressent autour du stade. La plupart ne parviennent pas à rentrer. Les joueurs du Mohun Bagan sont tous Hindous et en temps normal, leurs supporters le sont aussi. Les Musulmans, de leur côté, soutiennent le Mohammedan Sporting Club. Mais ce soir, face aux Anglais, les Bengalis sont unis et le public compte autant d'Hindous que de Musulmans.

10 :29 :24

Unies ce soir autour du Mohun Bagan, les deux composantes de la société bengalie le sont également au sein du mouvement nationaliste, le Swadeshi. L'idée est simple : boycotter les produits britanniques et acheter indien.

10 :29 :40

Mais le swadeshi va bien au-delà du boycott économique. Le cœur du mouvement, ce qui le rend si populaire, c'est la résistance culturelle. La réappropriation. La capacité à faire d'une question apparemment anodine un symbole de la lutte. Les chaussures de sport, par exemple. Hindous ou Musulmans, les Indiens ne portent pas de chaussures en cuir. Un mélange d'interdit religieux et d'habitude culturelle.

10 :30 :08

Sur les terrains de foot non plus, ils n'en mettent pas. Jusqu'à ce que le Mohun Bagan arrive en finale, ça faisait bien rire les Anglais. Ce soir, ils trouvent ça moins drôle, de pénétrer sur le stade face à ces onze redoutables va-nu-pieds qui viennent de battre coup sur coup la Rifle Brigade et le 1st Middlesex Regiment. Deux équipes de militaires britanniques bien entraînées et bien chaussées.

10 :30 :36

Moins drôle, en vérité, de sentir qu'au-delà des onze joueurs et des cent mille supporters qui entourent le stade, c'est l'Inde toute entière qui se tient derrière ses footballeurs. Pas de doute, c'est la guerre perdue par les cipayes en 1858 qui se rejoue sur la pelouse du Calcutta football Ground.

10 :31 :07

Quand, au bout des quatre-vingt-dix minutes réglementaires, le Mohun Bagan gagne, le stade exulte ! Les fans euphoriques déchirent leurs chemises. Toute la ville indigène célèbre la victoire des Bengalis aux pieds nus. Le lendemain, le journal bengali Nayak résume le sentiment de tout un peuple :

(voix comédien) Chaque Indien sera heureux et fier en apprenant que les Bengalis mangeurs de riz, infestés par la malaria et pieds nus ont vaincu à leur propre jeu les Britanniques herculéens et mangeurs de bœuf.

10 :31 :45

Du côté des colons, en revanche, c'est la morosité qui l'emporte. Cette victoire des colonisés n'est pas aussi anodine qu'il y paraît. Une fissure, une craquelure, dans le chromo ripoliné de l'Empire. L'avant-goût d'une possible révolte. Mais pour l'heure, la tension monte en Europe, et c'est cela qui préoccupe les Britanniques. Trois ans après la victoire historique du Mohun Bagan, la guerre éclate. Alliée à la France et à la Russie, la Grande-Bretagne affronte l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'empire Ottoman. Pour avoir une chance de gagner, il faut des troupes, des troupes, et encore des troupes. Un million d'Indiens partent pour le front.

10 :32 :46

La France, qui possède le deuxième empire mondial, derrière la Grande-Bretagne, va aussi faire venir des centaines de milliers de soldats coloniaux. Jamais le port de Marseille n'avait vu débarquer autant d'Algériens, d'Indochinois ou de Sénégalais. Une expérience qui les transformera à jamais.

LA FORCE NOIRE

10 :33 :13

Quand le tirailleur sénégalais Lamine Senghor débarque en France, au début 1916. La guerre s'est enlisée et l'on n'en voit pas la fin. Pour lui comme pour ses camarades, la France se limite au camp d'entraînement de Fréjus où chaque jour, il faut répéter les mêmes gestes, écouter les mêmes ordres.

10:33:32

Contrairement à la plupart de ses camarades, Lamine Senghor connaît bien les Français. À Dakar, il était employé chez le plus grand exportateur d'arachide du Sénégal. En venant en France, il ne s'attendait pas à ce qu'ici aussi, les chefs lui parlent en "petit-nègre", persuadés que les Noirs ne peuvent pas comprendre le bon français. Mais ce n'est pas ce qu'on leur demande après tout. Ils sont là pour leur force, pour leur bravoure.

10:34:00

Après avoir survécu à la guerre, quand il aura épousé son destin, Lamine comprendra pourquoi il s'était retrouvé là avec ses camarades. Il apprendra qu'un ministre des colonies avait un jour prononcé ces mots :

(voix comédien) L'Afrique nous a coûté des monceaux d'or, des milliers de soldats et des flots de sang ; l'or, nous ne songeons pas à lui réclamer, mais les hommes et le sang, elle doit nous le rendre avec usure.

10:34:28

Mais pour l'heure, Lamine Senghor ne sait rien de tout cela. Du camp de Fréjus, il vient de se retrouver projeté au front. C'est à dire en enfer.

10:34:49

Le fracas des obus, les ordres des gradés, le hurlement des blessés. La boue, la pluie, le brouillard. Harnaché de trente kilos d'équipement, baïonnette au fusil, Lamine part à l'assaut.

10:35:17

Tomber, se relever. Esquiver les balles, tromper la mort. Revenir en un seul morceau. Penser à sa mère, à ses frères, à ses sœurs. Penser à la beauté des femmes de Dakar. À l'odeur entêtante de l'encens dont elles parfument leurs pagnes.

10:35:39

Janvier 1917, après deux ans et demi de guerre, le moral des troupes françaises est au plus bas. Le général Nivelle, commandant en chef des armées, demande à l'État-major de « *ne pas ménager le sang noir pour conserver un peu de blanc* ».

10:36:04

Trois mois plus tard, Lamine Senghor fait partie des 15.000 tirailleurs lancés sur les crêtes du Chemin des Dames. Son bataillon est décimé suite à une attaque au gaz moutarde.

10:36:23

Senghor survit mais gravement atteint aux poumons, il est renvoyé à Fréjus.

Tous les éclopés de l'empire colonial se retrouvent dans les hôpitaux militaires disséminés sur la Côte d'Azur et cela fait réfléchir Lamine Senghor. Des centaines de milliers d'hommes à la peau cuivrée, noire ou brune ont traversé les océans pour tomber sous les balles d'un ennemi qu'ils ne connaissent pas dans une guerre qui ne les concerne pas. Lamine Senghor réalise toute l'absurdité de cette guerre de Blancs, de Toubabs. Il voit dans le regard des sous-offs que malgré son sacrifice, ce pays le traitera à jamais en indigène. Ce regard est une souillure. Pour s'en purifier, Lamine passera le reste de sa vie à combattre l'ordre colonial.

10:37:23

Des centaines de milliers de soldats indigènes sont morts pour permettre à leurs maîtres français et britanniques de vaincre l'Allemagne. Mais les maîtres n'ont aucune intention de récompenser ce sacrifice en accordant plus de libertés aux indigènes.

10:37:45

Dans les hauts-plateaux du Kenya par exemple, on confisque à tour de bras. On confisque en mode tombola.

10 :37 :53

Par tirage au sort, les autorités coloniales britanniques distribuent aux anciens combattants blancs des terres, des terres, et encore des terres. Du jour au lendemain, les paysans Kikuyus installés là depuis des siècles doivent céder leur ferme à un chauffeur de bus de Manchester ou un savetier de Liverpool. Plus encore, se mettre à leur service. Travail forcé pour un salaire de misère.

10:38:29

Pourtant, cette terre est à eux. C'est Ngai, Dieu lui-même, qui l'a montrée à leur ancêtre, Gikuyu, depuis le sommet du Mont Kenya. Dieu encore qui fit apparaître Mumbi, sa femme, sous les figuiers.

10:38:44

Dieu, la terre, les femmes.

En prenant leur terre aux Kikuyus, les Anglais avaient coupé le lien avec Ngai. Restait les femmes. Pas de raison pour que les colons les épargnent. Travail forcé, pour elles aussi ! L'horreur en prime.

10:39:04

Car, dans les plantations de café, chaque nuit, les contremaîtres indigènes choisissent leurs proies. Viols systématiques. Les planteurs britanniques ferment les yeux. Du moment que ça ne nuit pas au rendement. Celles qui tombent enceintes sont renvoyées dans leur famille. Qui souvent les rejettent.

10:39:51

C'est pour fuir ce destin tragique que Mary Nyanjiru prend un jour la route de Nairobi, la capitale de la colonie. La ville de tous les possibles.

L'INSURGEE

10:40:08

À Nairobi, pas de travail forcé. À Nairobi, pas de mariage arrangé. À Nairobi, chacun peut bâtir sa destinée. À condition de respecter la loi des Anglais.

10 :40 :23

En sortant de la gare, Mary traverse la ville blanche dans laquelle les indigènes passent mais où ils n'habitent pas. Elle y croise les boys, les tireurs de pousse-pousse, les jardiniers. Au bout de trois quarts d'heure de marche, Mary arrive à Pangani, le quartier réservé aux Noirs, de l'autre côté de la rivière. Ici atterrissent les aventuriers, les déclassés, ceux qui, ayant perdu leur terre et leur mode de vie, se cherchent une nouvelle existence.

10:40:50

La plupart des femmes Kikuyus de Pangani gagnent leur vie en vendant leur corps et en brassant de la bière. Certains les méprisent, mais elles s'en moquent. Après tout, elles sont plus riches que les hommes qui s'achètent leurs faveurs. Ce sont des femmes fortes, debout, qui accueillent Mary comme une des leurs. Des femmes qui inventent ici, à Nairobi, une nouvelle société dans laquelle les hommes n'ont pas le contrôle.

10:41:17

Avec elles, Mary s'indigne quand les Anglais leur interdisent de brasser leur bière traditionnelle. Avec elles, elle s'enthousiasme pour un nouveau venu, Harry Thuku. Un anticolonialiste chrétien qui a fait de la lutte contre le travail forcé des femmes son cheval de bataille.

10:41:35

Mary y croit, Mary espère. Harry Thuku porte un costume, il parle anglais, il n'a pas peur des colons. Les choses vont enfin changer pour les femmes Kikuyus. Aussi, lorsque le 14 mars 1922, les autorités de la colonie arrêtent Harry Thuku, qualifié de dangereux agitateur indigène, le sang de Mary ne fait qu'un tour. Avec ses amies, les femmes de Pangani, elle rejoint la manifestation devant le commissariat central de Nairobi. La toute première manif de la toute jeune capitale de la colonie.

10:42:13

Les choses se gâtent quand les organisateurs décident qu'il est temps de se disperser. Mary n'en croit pas ses oreilles. Harry Thuku est toujours en prison, pas question de partir sans lui. Elle se dresse face aux dirigeants du mouvement et a un geste qui est le plus fort qu'une femme puisse avoir dans la société Kikuyu. Un geste qui signifie que les hommes ne sont plus dignes d'exercer leur pouvoir. Mary Nyanjiru soulève sa robe et expose sa nudité, avant de les haranguer.

(voix comédienne) Mary Nyanjiru

Prenez ma robe et donnez-moi votre pantalon ! Vous, les hommes, vous êtes des lâches ! Qu'est-ce que vous attendez ? Notre chef est dans cette prison ! Allons le chercher !

10:42:52

Les femmes de Pangani poussent un cri à l'unisson et se lancent à l'assaut du commissariat. Des milliers d'hommes les suivent aussitôt. Les soldats tirent sur la foule. Touchée, Mary meurt sur le coup. Des dizaines de manifestants tombent à ses côtés.

10:43:12

Harry Thuku passera neuf ans en prison et les Britanniques croiront avoir brisé dans l'œuf la résistance. Mais pendant des décennies, le soir, à la veillée, les Kikuyus entretiendront le souvenir de Mary Nyanjiru, celle qui n'a pas cédé. Et quand la prochaine génération de rebelles se lèvera, c'est son nom qu'ils invoqueront en partant au combat.

10:43:54

Un jour, on sera libres. Ça, maintenant, on le sait. Un jour, on reprendra le contrôle. En attendant, il faut se battre, encore, apprendre encore. Aller narguer le colon jusque chez lui. Semer le doute dans l'esprit du maître. S'engouffrer.

LA CONSCIENCE DU PARIA

10:44:27

Paris 1924. Plutôt que de rentrer à Dakar et redevenir un indigène, Lamine Senghor s'est construit une vie dans la capitale impériale. Ici, sur le papier, il est l'égal des Blancs. Grâce à son statut d'ancien combattant, il s'est fait embaucher à la poste, dans le dix-neuvième arrondissement. Son épouse Eugénie Comont, est "on ne peut plus française", ils ont deux enfants. Une vie de travailleur. Une vie d'homme du peuple que rien ne distingue des autres si ce n'est sa couleur de peau.

10:45:05

Il a appris à les connaître, ces habitants du Paris populaire. À reconnaître leur colère, si proche de la sienne. Ils parlent d'exploitation, de patrons, de lutte contre le grand capital. Et ça résonne chez Lamine, qui n'omet jamais d'ajouter ses mots à lui. Colons, racisme, travail forcé.

10 :45 :32

Le feu de la révolte brûle dans ses poumons presque entièrement détruits par cette maudite guerre. Depuis peu, il écrit pour le Paria, le journal des indigènes communistes de Paris. Son premier article fait l'effet d'une bombe. Lui, l'ancien combattant abîmé et médaillé, y règle ses comptes avec Blaise Diagne, le seul député africain du parlement français. Durant la guerre, Diagne recrutait des tirailleurs sénégalais en leur faisant de fausses promesses d'égalité. Mais derrière la figure de Blaise Diagne, c'est l'imposture coloniale que cible Lamine Senghor dans son article.

10:46:13

(voix comédien) **LAMINE SENGHOR**

La France nous connaît lorsqu'elle a besoin de nos soldats, mais elle continue à nous traiter comme des êtres inférieurs lorsque le danger est passé.

10:46:27

Lamine Senghor se passionne désormais pour la révolte des Rifains, le terrain le plus prometteur de la lutte anticoloniale.

10:46:48

Là-bas, dans les montagnes du Rif au nord du Maroc, un chef traditionnel, Abd el Krim El Khattabi, a réussi à unifier la résistance des tribus à l'invasion espagnole. Lamine Senghor se prend à rêver : *(voix comédien) De tous les points de la terre, les peuples coloniaux voient dans la victoire d'Abd el Krim, l'étoile qui les guidera vers la délivrance.*

L'ENNEMI PUBLIC NUMÉRO 1

10:47:23

Le rêve de Lamine constitue le cauchemar des puissances européennes depuis le 22 juillet 1921. Ce jour-là, à Anoual, les troupes d'Abdelkrim ont écrasé l'armée

espagnole. Seize mille morts. Les Espagnols ont scruté les photos de la défaite sans comprendre. Comment ces tribus, qu'on leur a présentées comme arriérées et désunies, ont pu leur infliger une telle humiliation ?

10:47:55

Après sa victoire, Abdelkrim se fixe un nouvel objectif. Il veut pénétrer dans le club très fermé des nations "civilisées". Et pas n'importe comment. En fondant une république. Ce qu'aucun leader indigène n'avait fait avant lui. Pour cela, il réforme la justice, les impôts et l'administration, bâtit des écoles et trace des routes. La population commence à être recensée, un service militaire est instauré. Un nouvel État est né, reste à le faire reconnaître.

10:48:30

En 1923, Abdelkrim proclame la république du Rif. Les émissaires qu'il envoie à Londres et à Paris rencontrent des journalistes, des communistes, des humanistes, mais aucun officiel ne les reçoit. Pas question de reconnaître cette république berbère qui fait désordre. Après tout, si des indigènes se mettent à bâtir, tout seuls, un État moderne, c'en est fini de la mission civilisatrice.

10:49:01

Tous les moyens, dès lors, sont bons pour éliminer la république du Rif. Humiliés à Anoual, les Espagnols n'hésitent pas à utiliser une arme honnie par toute l'Europe.

10:49:21

Sur les places et les marchés du Rif ils larguent des tonnes de gaz moutarde, tuant des milliers de civils. Terroriser la population. Faire plier Abdelkrim.

10:49:35

La stratégie espagnole échoue. Malgré l'horreur des bombardements chimiques, les Rifains n'ont pas cédé un pouce de terrain.

10:49:47

En réalité, le vrai danger pour les rifains ne vient pas d'Espagne, mais de France.

10:49:54

La république du Rif se situe entre deux possessions françaises : le Maroc et l'Algérie. Pour Paris, une rébellion de cette ampleur n'est pas tolérable. Déterminé à en finir, le gouvernement français envoie Pétain, le vainqueur de Verdun, avec une armée immense. Trois cent mille hommes, 250 avions, des dizaines de tanks, des centaines de canons.

10 :50 :23

Jamais le Maroc n'avait connu un tel déluge de feu.

10 :50 :54

Pour préserver la vie des siens, Abdelkrim se rend aux Français le 26 mai 1926. Déporté à l'île de la Réunion, il y restera pendant vingt ans.

10 :51 :18

La république du Rif est morte, mais elle a existé. Cela, en soi, est extraordinaire. Durant cinq ans, les Rifains ont tenu tête à deux puissances impériales, montrant ce que peut accomplir un peuple déterminé. Une leçon qui ne sera pas perdue. De Ho Chi Minh à Che Guevara, les futurs dirigeants révolutionnaires étudieront l'épopée d'Abdelkrim.

10 :51 :50

Maintenant, on connaît le prix à payer. Le prix de la liberté. L'apprentissage est terminé. Il est temps de s'organiser, s'allier, passer à l'attaque. Ce que l'on ne peut imaginer, c'est à quel point la lutte va nous transformer.